

M.

**ORGANISMES VIVANTS**

**Février/Juin 2002**

## Organismes Vivants

L'enfant

La mère

Le père

La fille 1

La fille 2

La fille 3

« Je ne quitterai pas l'estrade sur un coup de tête.

Je commencerai par me démaquiller.

Peau après peau, je pèlerai devant vous mon être, et mes mains, et mes pieds, du sol où pour la première fois je pris forme. »

## TABLEAU 1

### L'enfant :

Si j'étais vous, je ne resterai pas bêtement assis à attendre les funérailles. Elles passeront, soyez en sûrs, avec ou sans vous, elles passeront.

Bon.

Du sol où pour la première fois je pris forme, je me souviens de la poussière, du sale goût âcre qu'elle laissait au fond de la gorge, quand on ne pouvait faire autrement que l'avalier.

Inspiration.

Apprendre à recracher, à filtrer, au travers du voile, les dons d'elle et de lui, et venant, à distinguer les parts d'ombres.

Expiration.

Convertir en savoir les impressions naissantes, naître sur ce sol poussiéreux qui va le laisser, ce sale goût âcre, c'est sûr, il va le laisser.

Inspiration.

Expiration.

Inspiration.

Expiration.

On ne peut plus jouer les drames, c'est désolant.

J'aurais adoré vous parler du hachoir, des chairs s'ouvrant béantes pour me laisser la place, ce qu'on jette, après dans les poubelles, les

restes d'un repas de fin de quelque chose. A ce moment-là, on ne cherche pas à tergiverser, on ne se raconte pas d'histoires sur ce qu'il aurait pu advenir. On ne fait pas un tri sélectif des déchets. On n'a pas le temps pour les états d'âmes. On balance tout sans réfléchir, c'est tout.

J'avais faim. Je l'aurai dévorée tout entière pour parvenir jusqu'à moi, c'est sûr. Je vous dis que je l'aurai bouffée sans déplaisir, par nécessité à me surpasser et à surprendre.

Par nécessité à poursuivre puisque j'en étais rendu là.

Mais lui.

Inspiration.

Expiration.

L'évidence sans la chair d'en être, d'avoir pris parti volontairement pour continuer son espèce et son genre bien particulier.

Je te prends pour père, tu me reconnais et on n'en parle plus.

Les funérailles, elles vont passer, je vous dis qu'elles vont passer et vous serez aux premières loges.

## TABLEAU 2

L'enfant :

Descends !

Le père :

Suffit avec ça maintenant.

Je te parle de là où tu es mais toi, évidemment, tu n'en fais qu'à ta tête.

C'est ça, lève les yeux au ciel, continue. Enfant gâté !

Je te dis que je suis là.

L'enfant :

Descends, je te dis, faut qu'on cause.

Faut qu'on cause pour de vrai cette fois. C'est pas la peine de m'endormir avec tes histoires à deux sous sur les jupons de ma mère.

Pauv' petit père. N'essaie même pas.

Le père :

Bon.

Du sol où pour la première fois je pris forme, je garde les vents frais de fin d'automne, la peur depuis la racine du sifflement des bombes.

Je retiens aussi ce trou béant sans fond ni forme.

Tu m'ennuies à la fin avec tes sous-entendus.

**L'enfant :**

Tu ne veux pas descendre. Tu en es sûr.

Tu sais pourtant bien qu'une fois que ça passe, ça passe.

Et les funérailles feront de même, elles passeront.

Alors fais un petit effort et descends. Je te demande ça comme une faveur.

N'attends pas que je te supplie.

**Le père :**

Tu me fatigues.

### TABLEAU 3

La fille 2 :

Putain d'truc !

Le père :

Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi.

Je fais ce que je peux, si tu crois que c'est facile.

La fille 2 :

N'empêche, c'est un sacré merdier que vous laissez là !

C'est pas croyable.

Le père :

Tu aurais préféré que je crève des fronts, que je répande, pour son bonheur et sa satisfaction, des tripes chaudes et frémissantes.

Tu aurais préféré ce genre de bricoles.

La fille 2 :

Sacré merdier, j'vous dis !

Bon.

Du sol où pour la première fois je pris forme, j'ai emprisonné des particules sombres et l'impression étrange de n'être pas au bout de moi.



C'est peut-être pour ça que les hommes passent dans mon lit sans y laisser de traces.

C'est peut-être pour ça que j'ai reconnu l'enfant qui venait à moi.

Il n'est plus de vous.

Vous l'savez ça ou vous préférez le mensonge ?

**Le père :**

Comment as-tu pu simplement lui plaire ?

Je te regarde et qu'est-ce que je vois ?

Une insolence mal dégrossie, des phrases à l'odeur suspecte, un cul serré dans un jean pour exciter les tout petits.

Moi au moins, je n'aurais pas eu à faire semblant de le suivre.

Sa quête et ses expéditions nocturnes, je les lui laisse et je me moque de savoir où cela le mène.

**La fille 2 :**

J'ai pas fais semblant !

J'ai pas fait semblant mais j'y comprends plus rien.

Je le suis de loin maintenant.

Il n'est plus de vous, ça s'est sûr et c'est tout c'qui compte.

**Le père :**

Et pour les funérailles ?

**La fille 2 :**

J'suis pas au courant.

## TABLEAU 4

### La mère :

J'ai égaré l'enfant ... Non ... Je ne sais pas ... Il me semble que je le tenais contre moi, serré ... Ou alors ... Oui ... Peut-être ... Peut-être qu'il courait devant moi ... Peut-être ... Il riait ... Il riait du rire sans raison qu'ont les enfants ... A moins que ... Riait-il vraiment quand il a lâché ma main ? ... Je ne sais plus ... Je crois qu'il allait libre et détaché de mon ombre ... Enfin ... Je crois ... Je crois que je l'ai perdu dans la ruelle qui mène d'ici au square ... Quel âge avait-il ? ... Quel enfant ? ... Ah oui ... Cet enfant ... Oh entre tel et tel âge ... Enfin ... Je crois ... C'était le mien ... Oui ... Enfin, disons plutôt qu'il ressemblait au mien ... Un gosse c'est un gosse. On le pond, on le torche, on le mouche, on lui donne le sein pour qu'il avale, pour qu'il sache quand même que ce n'est pas rien ... C'est pas gratuit tout ça ... Ça déforme les chairs ... On lui met sous le nez le trou et ça trouve encore les moyens de s'interroger sur l'origine ... C'est pas facile ... Enfin ... Je crois ... Je ne sais pas ... Qu'est-ce que je pouvais faire de plus puisqu'il voulait courir ? ... Qu'il coure ... Maintenant, je l'ai égaré ... Ça veut pas dire que je suis une mauvaise mère ... Ça veut dire qu'il courait trop vite, c'est tout ... Enfin ... J'imagine ... Les funérailles ... Oui ... Peut-être qu'elles vont passer ... Je ne sais pas ... Peut-être ... Quelqu'un peut me dire où se trouve l'enfant que j'ai perdu ? ... Enfin ... Il me semble ...

## TABLEAU 5

La fille 1 :

J'ai le vertige.

L'enfant :

C'est ça qu'est bon. Lâche un peu ma main pour voir.

La fille 1 :

C'est trop haut. J'ai peur de tomber.

L'enfant :

Regarde pas en bas. Tu peux fermer les yeux si tu préfères.

Tu sens le vent ?

C'est bon, non, ça, avoue qu'est bon.

Inspiration, expiration. Je commence à comprendre certains trucs.

La fille 1 :

Qu'est-ce que tu dis ?

L'enfant :

Non ... Rien ... Un putain d'truc.

Alors ?

**La fille 1 :**

Le vertige, toujours !

**L'enfant :**

Raconte !

**La fille 1 :**

Bon.

Du sol où pour la première fois je pris forme, je garde l'éclat de voix de ma mère et mon autre sang, plus bas, qui parlait de merveilles.

C'est bien toi ?

**L'enfant :**

Oui, je suis désolé.

**La fille 1 :**

Un jour je te dirai je t'aime, tu le sais.

**L'enfant :**

Oui, je le sais.

Allez viens, descendons. J'ai peur que tu attrapes froid.

**La fille 1 :**

Et pour les funérailles ?

**L'enfant** :

Plus tard ... Nous avons le temps.

Viens !

## TABLEAU 6

Le père :

Qu'est-ce que tu fais ?

L'enfant :

Ça te r'garde pas. C'est un peu tard pour faire les poubelles. Sont déjà passés les boueux. Dégage !

Le père :

Pourquoi tu me parles comme ça ?

L'enfant :

Et toi ?

Qu'est-ce que t'as à geindre sans arrêt ?

Laisse-moi tranquille, vaudrait mieux.

Le père :

Allons, montre-moi.

L'enfant :

Lâche-moi avec ça.

Au début, quand je m'bouffais les doigts, tu trouvais rien à redire, hein. Tu te posais pas la question de savoir c'qui pouvait s'tramer dans ma caboche, hein.

Maintenant, t'es curieux de tout, tu veux savoir c'qu'y a derrière, c'qui s'cache dans le flot des mots sales. D'la merde ! D'la merde ! D'la merde !

C'est pas c'que tu voulais entendre, je suppose.

**Le père :**

Arrête.

**L'enfant :**

Ah oui, c'est vrai, y a des choses qu'on dit pas.

On dit pas : « Ma peau est éraflée, se dégrafe et il est temps pour moi de quitter l'estrade. »

On dit pas : « Des miracles ont eu lieu au matin de mon existence. J'en garde un amour fou pour les ténèbres. »

On dit pas : « Mon père est un salaud, ma mère est une putain féroce. »

**Le père :**

Je n'attendais pas l'enfant comme un cadeau.

Le trou s'est ouvert et il a pris place au milieu de nous. Et maintenant, il me parle de poubelles vides et de funérailles.



Je n'y peux rien.

**L'enfant** :

Attends ! Sois pas lâche !

Les funérailles, elles vont passer et tu seras aux premières loges.

## TABLEAU 7

### L'enfant :

J'ai gribouillé ça pour vous.

« Ceci n'est pas un mur. C'est le début et la fin de l'histoire, c'est le magma bouillonnant et multiforme d'une raison échappée, fuyante.

C'est le crachat-venin de l'autre côté de l'hémisphère gauche, derrière le globe oculaire, ce que la vision a impressionné sans saisir.

Ce sont les morts qui tiennent conversation au comptoir d'un cerveau sans cervelle.

Voilà que tourbillonnent, au creux de cette chose flasque, de minuscules taches, ocre sur ocre, de vaporeuses bulles, carmin sur carmin ; et au-dessus, des vents frêles frôlent les contours de la boîte et l'agitent. »

Tenez.

## TABLEAU 8

La fille 3 :

Qu'est-ce que tu fous là ?

L'enfant :

Quoi qu'est-ce que j'fous là ? Où ?

La fille 3 :

Sur mon cul ! Qu'est-ce que tu fous encore sur mon cul, bordel ?

L'enfant :

J'y peux rien. Ton cul, j'le vois et je peux pas m'empêcher d'le sucer, d'le mordre et d'le mettre. Tu le sais bien puisque tu m'le mets sous le nez, l'air de rien, et que tu l'remues. Tu l'sais bien.

La fille 3 :

Ouais, je l'sais.

Bon.

Du sol où pour la première fois je pris forme, je me souviens d'une beauté fulgurante. Après, j'ai rampé vers le ventre mais le sperme avait déjà fécondé l'œuf. La place était bien remplie. Pas la peine d'y revenir. Ça, j'aurais pu le savoir et, à la limite, ça aurait pu ne même pas me déranger.

Mais j'ai commencé à avoir soif et cette soif ne m'a plus quittée.  
Enfant, un homme a plongé ses grosses pattes dans mon slip. Ça m'a pas fait mouiller, ça n'a pas calmé ma soif.

Maintenant te voilà, pauvre petit bout, avec tes allers-retours et tes vertiges.

**L'enfant** :

Je t'aime.

**La fille 3** :

Ouais, je l'sais. Tu m'aimes, tu l'aimes. Eh quoi ! On est bien avancé avec tes histoires à la con de passeur d'ombres, ton automutilation et ta tête si vide et si pleine.

J'ai l'air de quoi à attendre toujours que tu reviennes.

Où vis-tu ?

**L'enfant** :

Je vis là. Je vis là dans les recoins sombres de la mémoire des hommes.

C'est pas ma faute si la pourriture gangrène les champs d'amour où je voulais pousser et pousser les autres sur ces champs d'amour.

J'ai moissonné les blés lorsqu'ils étaient mûrs, j'ai ensilé tout ça, consigné chaque gerbe, répertorié les floraisons à venir.

J'ai semé les graines. Mais rien ne pousse par ici, dans ce désert où la soif te brûle et où mon corps se corrompt dans les jupes sales de femmes à jeter.

J'aime ton cul, la belle affaire !

**La fille 3 :**

Quel nombril ! Plus gros que ta plume, plus gros que l'amour de mon cul et celui que tu portes à cette petite sottise. Elle ne s'est jamais tournée, elle, avoue.

Avoue que tu ne lui as jamais dit les petites saloperies qui font le bonheur de nos nuits d'errance. Ça t'aurait plu pourtant, non, son trou, l'autre.

Quand je te donne le mien, penses-tu à elle ?

**L'enfant :**

Jamais ! Jamais ma cochonne ! J'aurais marché des heures à l'orée de ces plaisirs-là si tu ne m'y avais pas invité.

**La fille 3 :**

Salaud !

**L'enfant :**

Putain !

**La fille 3 :**

Prends mon cul, prends-le vite !

**L'enfant :**

Tiens ! Tu veux que je te fesse aussi ?

**La fille 3 :**

Ne m'insulte pas toujours mais quand même ...

**L'enfant :**

Quand même ... Tu sais, cet homme, avec ses grosses mains sales, il ne me ressemble pas. Je n'ai rien à voir avec lui.

**La fille 3 :**

Je le sais.

Le père :

Ne croyez pas que j'aie toujours été tel que je suis. Je n'arrive d'ailleurs pas encore au bout de moi-même, je n'arrive pas d'ailleurs au bout des choses, je n'arrive pas d'ailleurs. J'ai vu le jour ici-même, dans cet espace où se déploie mon ombre et je poursuis là l'étendue de mon existence.

Plus jeune, j'aurais pu écrire cela. Je vous le lis.

« Existe-t-il un lieu pour dire ces choses, autre que le sable où cacher sa tête, autre que les mains où enfouir sa tête, autre ? Existe-t-il ? »

Mais les forces ont manqué et surtout, je voulais pouvoir tout effacer de ma mémoire. Ne garder ni traces ni témoins de cette obscurité, m'efforcer de garder les yeux fixes, ne surtout pas m'arrêter.

A-t-il senti cela, l'enfant qui venait de moi le rire cinglant, la larme difficile et les yeux grands ouverts ? A-t-il senti la trouille au pantalon du père ; a-t-il cru que c'était cela ?

De l'histoire, on ne juge que des os, on ne jauge que des paramètres inégaux de souvenirs et le plus souvent, tout s'enchevêtre sans fin.

L'enfant ne dit pas toujours la vérité, c'est pour ça que je ne lui en veux pas. C'est pour ça que je persiste à le dire de moi et qu'il l'est.

Mais l'enfant court, à grands pas, et ne sait pas le vide.

Ne le voyez-vous pas ? L'enfant court, l'enfant court, à grands pas, et ne sait pas le vide.



## TABLEAU 10

La fille 3 :

Et maintenant, elles passent...

## TABLEAU 11

**La fille 2 :**

Les voilà ! Les voilà !

**La fille 1 :**

Où ça ?

**La fille 2 :**

Là... Regarde... Tu vois ?

**La fille 1 :**

Oui, ça y est...Ça y est, je les vois !

**La fille 2 :**

Ça va aller ?

**La fille 1 :**

Je ne sais pas. Et toi ?

**La fille 2 :**

Je suis prête.

Hier, j'ai fini de boucler mes bagages. Je suis là et je m'efface. Il peut me prendre la main. Je suis un socle solide et fuyant.

Je suis libre. Lui aussi. Nous avons appris cela ensemble.

Et toi ?

**La fille 1 :**

Tu sais, ce premier vertige, il me quitte, il revient, il me quitte, il revient...

**La fille 2 :**

Mais lui, tu l'aimes ?

**La fille 1 :**

Oui.

**La fille 2 :**

Tu le lui as dit ?

**La fille 1 :**

Oui.

**La fille 2 :**

Et alors ?

**La fille 1 :**

Il a disparu pendant des mois.

**La fille 2 :**

Lorsqu'il se pose, la monstruosité du monde lui arrache la face et la mort lui fait les yeux doux.

Quand il te poursuit, une part de son ombre est pleine d'amour, il souffre moins et prend des forces à chercher à t'arracher des méandres.

Pour lui, le mal d'amour vaut mieux que le mal de vivre. Tu comprends ?

Il t'aime comme un fou.

**La fille 1 :**

Janus ?

**La fille 2 :**

Oui.

**La fille 1 :**

Est-il fou ?

**La fille 2 :**

Putain d'truc, putain d'merdier, sacré nom de dieu, laisse tomber ces questions à la con. Est-il fou ?

Regarde, elles arrivent, elles arrivent.

Il est temps de te préparer. Mets ta robe.

**La fille 1 :**

Laquelle ?

**La fille 2 :**

Mets la robe blanche et suis-moi.

## TABLEAU 12

L'enfant :

Tiens.

La fille 3 :

Qu'est-ce tu veux qu'j'en fasse ?

L'enfant :

Comme le reste, poubelle.

La fille 3 :

J'peux pas faire ça !

L'enfant :

Mais si, voyons, tu peux très bien le faire. Tu l'as déjà fait, tu t'rappelles, les premiers coups de hache aux jointures, c'était toi, tu t'rappelles.

La fille 3 :

J'ai du mal à te suivre là.

L'enfant :

Enfin, voyons, c'est pourtant pas si loin.

Tu découpais méthodiquement les racines et excavais plus bas encore pour ne rien laisser au hasard.

Tu ne t'en souviens vraiment pas ?

**La fille 3 :**

Tu t'fous de ma gueule ou quoi ?

**L'enfant :**

C'est pas grave, j'aurais dû me douter qu'ça finirait comme ça.

**La fille 3 :**

Quoi comme ça ?

**L'enfant :**

Comme de la merde.

**La fille 3 :**

Et maintenant, elles passent.

**L'enfant :**

C'est ça. Et maintenant elles passent.

J'espère seulement que tu as creusé au bon endroit. J'ai pas envie de m'tromper sur c'coup-là.

**La fille 3 :**

T'inquiète pas.

Au pire, j'creuse un trou vite fait à côté et personne n'y verra rien.

**L'enfant :**

Ouais, c'est sûr ! Pour ça, j'peux compter sur toi.

Allons-y !



## TABLEAU 13

Le père :

Le squelette est-il debout ?

L'enfant :

Hélas, mon père !

Hélas, oui mon père, il l'est encore.

Le père :

Qu'as-tu fais de la cervelle ?

L'enfant :

Hélas, mon père !

Hélas, bouffée jusqu'au trognon !

Il n'en reste rien.

Le père :

Ne fais pas l'enfant, viens.

L'enfant :

Hélas, mon père !

Hélas, elles sont annoncées et revenir vers toi m'est impossible.

Mes yeux ont depuis trop longtemps quitté leur orbite, mes muscles ont fondu dans l'inaction, ma bouche est sèche. De mes mains ne naissent plus des orangeraias, aucun oasis dans le sillon qui les parcourt.

**Le père :**

Enfin, les deux pieds sont encore sur le sol chaud qui t'a nourri.  
Debout, enfant sauvage !

**L'enfant :**

Hélas, mon père !  
Hélas, les pieds s'emmêlent, se dérobent.  
Du sol où pour la première fois je pris forme, il ne reste que poussière, sang et sueur, le sale goût âcre.  
Le travail demeure inachevé.

**Le père :**

Je t'aime.

**L'enfant :**

Hélas, mon père !  
Hélas, je t'aime aussi.  
Mais la première fracture persiste à poursuivre ses méandres jusque dans les moindres recoins de mon être.

Ah non, vraiment non ! Nulle porte, nulle échappatoire !

**Le père** :

Que dis-tu d'irréversible ?

Est-ce encore là ton amour du tragique, ton amour pour ces souvenirs éparpillés aux quatre coins de ton enfance ?

Chimères ! Chimères et vanité !

Reviens, je t'en prie.

**L'enfant** :

Hélas, mon père !

Hélas, je sais bien cette vanité des choses accomplies.

Mais je devais suivre la route pour voir, tout au bout, le soleil enfin se coucher sur la cime des arbres, voir, de mes yeux décousus, l'étendue de la plaine.

Maintenant, je peux hausser les épaules, souffler un peu avant de descendre.

**Le père** :

Je t'accompagne.

**L'enfant** :

Non.

Le père :

Que vas-tu faire ?

L'enfant :

Hélas, mon père !

Hélas, remettre la peau à plus tard, me remaquiller un peu et quitter l'estrade.

La mère :

Non monsieur, cela ne s'est pas passé comme tout le monde l'a dit. Non monsieur, je n'étais pas présente le jour où cela s'est passé. Non monsieur, je ne me sens pas responsable de cet événement. Effectivement, je sais que l'on a dit que j'étais une mère absente et ou abusive, mais non monsieur, ce n'est pas l'exacte vérité des choses et certaines personnes feraient mieux de balayer devant leur porte avant de dire n'importe quoi sur n'importe qui, surtout que, parfaitement monsieur, je ne suis pas n'importe qui. Non monsieur, je n'ai pas reçu de courrier pouvant me laisser soupçonner que les choses se passeraient ainsi, c'est-à-dire pas forcément comme j'entends dire partout. Oui monsieur, je sais que l'on a dit que je l'avais laissé exprès partir seul au square alors que les choses se sont déroulées d'une toute autre façon, puisqu'il est évident que si j'avais pu seulement reconnaître cet enfant comme le mien, jamais je ne l'aurais laissé partir seul, et encore moins au square parce que je sais très bien ce qui se passe au square pour les enfants qui s'y trouvent seuls, si vous voyez ce que je veux dire. Je n'ai pas reconnu l'enfant et on ne va quand même pas passer la nuit là-dessus parce que, même si c'est triste, il y a des choses plus graves encore, si vous voyez ce que je veux dire. Non monsieur, personne ne s'est soucié de savoir s'il était normal que l'enfant ne m'ait pas reconnue et si, dans le fond, il

ne cherchait pas tout simplement à me fausser compagnie, parce que s'il y en a qui trouvent ça normal qu'un enfant de cet âge, qui sait à peine pisser tout seul, s'en aille comme ça, sans même demander l'autorisation à sa mère, il faudrait leur dire que quand même, avec un peu de bon sens, on peut faire facilement la part des choses et finalement se dire que, oui effectivement, ça pose des problèmes de conscience. Oui monsieur, c'est exactement comme ça que les choses se sont passées. Je ne vois pas pourquoi je vous raconterais des histoires. Oui, monsieur, c'est bien comme ça, les gens parlent, parlent et finissent toujours par raconter n'importe quoi. On dirait que ça les amuse le malheur des gens alors que franchement si j'étais à leur place, je crois que je commencerais par me mêler de ce qui me regarde, c'est-à-dire pas grand-chose à part ma vie mais ce n'est déjà pas mal et ce n'est pas toujours évident, surtout si ceux qui ne savent rien du fin mot de l'histoire viennent piétiner votre jardin et vous donner un avis sur des choses qui ne les regardent pas.

L'enfant :

J'ai gribouillé ça pour vous

« La ride qui me fendait le front me ceint désormais la tête.

Je demeure aux croisements des multiples possibles mais nulle porte,  
nulle échappatoire à l'être.

Je bâille sans que la fatigue ne perce, sans que mes muscles ne  
s'arrachent du réel.

Le sang se réduit à redistribuer les forces vives et coule, coule mais  
nulle porte.

Pour ce premier vertige où dix ans ont mis la peau à nu, je me  
décervelle une bonne fois pour toutes ; je scie et tranche branches  
pourries, bois morts mais nulle échappatoire.

Quand arrivé au bout de ma course, je croyais entrevoir un lieu  
ouvert, je ne savais pas que l'on m'avait cousu les yeux et les oreilles.

Peut-on imaginer le déchirement des paupières et l'éblouissement ?

La vie me frôle et j'aimais à lui dérober des joies éphémères.

Le sale goût âcre revient, portant témoignage, suintant des  
réminiscences atrophiées.

J'avale et je ravale mais nulle porte, nulle échappatoire à l'être.

Enfin, à bout de souffle, reprendre haleine à la bouche d'une.

Reprendre de l'air, oublier le fauve et la mélancolie.

Les pucelles s'encanaillent. Les putains se rangent. Les corps pourrissent.

Ah non, vraiment non ! Nulle porte, nulle échappatoire. »

Tenez.